REEL ET IMAGINAIRE DANS LES RECITS DE VOYAGE DE LOUISE COLET (1810-1876)

Georgeta MIHAILESCU*

Abstract: *Louise Colet's desire to travel takes her steps towards Europe (France, Great Britain, The Netherlands, Italy) but also towards the Orient (Egypt, Turkey, Greece, Bulgaria). Everywhere she goes, she makes comparisons with what she has found out from books, what she has seen during Universal Exhibitions or during past journeys. There are three dimensions we can take as reference point for the countries Louise Colet travels to and then accounts: first, that of the countries visited by travellers before her, a second created through her own imagination, and a third represented by what she experiences once she arrives in the desired place. We aim to decide which of the three dimensions exceeds, regarding Louise Colet's description.*

Her description accounts for the reality of the place, yet, whenever the real disappoints her, her rich imagination, nurtured by writers of all times, takes over. The place where she keeps track the most of reality is the Netherlands. Italy offers an insightful journey within the past, fed on the writer's enthusiasm for citizen patriotism. Egypt is the country that allows descriptions closer to A thousand Nights than any other travel guide or real encounter.

Keywords*: travel, imagination, real.*

Louise Colet est une écrivaine française (1810-1876) dont la création littéraire s'étend sur plus de 40 ans. Elle nous a laissé des œuvres diverses : poésies (elle obtient quatre prix de l'Académie française), romans, nouvelles, récits de voyage, historiettes morales, drames, articles divers dans des journaux et des revues. A cela s'ajoute une riche correspondance avec des amis et parents : Gustave Flaubert, Victor Hugo, Honoré Clair (son cousin, avocat et archéologue reconnu), le poète Béranger, la marquise Marianna Florenzi Waddington.

Les récits de voyage de Louise Colet présentent ses déplacements en France, Hollande, Italie et Egypte mais elle parcourt aussi d'autres pays (la Belgique, l'Angleterre, la Grèce, la Turquie, la Bulgarie, la Hongrie, l'Allemagne) dont elle ne parle que de passage dans sa correspondance. Dans ces écrits son regard varie entre le réel et l'imaginaire. Là où le réel ne satisfait pas ses attentes ou si elle n'arrive pas à le saisir tel quel se l'était imaginé, notre auteure laisse son imagination entrer dans le passé, le seul qui est digne de son attention particulière. Il signifie l'histoire et la civilisation d'un peuple, celui qui est toujours valorisé dans ses écrits de voyage par sa sensibilité romantique.

Il y a quelques questions auxquelles on voudrait répondre. D'abord, si ce qu'elle anticipe est retrouvé tel quel sur place, si elle le décrit et comment. Puis, dans quelle mesure le réel et l'imaginaire apparaissent dans ses récits de voyage. Ensuite, dans quelles conditions son imagination est plus forte que le réel et s'il y a une démarcation claire entre les deux.

On a lu d'autres récits de ses contemporains traitant des mêmes espaces parce qu'on a voulu voir si elle les embellit, si elle les rend tels quels ou si elle décrit tout autre chose. Il est possible aussi de trouver une déformation livresque vu qu'elle part toujours préparée pour le voyage ; elle emporte des récits de voyage de ses

* Université de Bucarest ; mihailescu_georgeta@yahoo.fr

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

prédécesseurs, des guides de voyage, des livres d'écrivains qu'elle aime beaucoup, des dictionnaires. Il lui arrive de faire des renvois littéraires à des pages bien connues là où elle le sent nécessaire (soit pour apprécier ce que d'autres avant elle ont vu, soit qu'elle considère que l'endroit décrit valait la peine). Nous considérons donc qu'il y a trois volets principaux qui peuvent nous servir comme point de départ pour les pays présentés par Louise Colet: l'un « transmis» par les voyageurs antérieurs, un autre « créé » par son imagination et le troisième est celui « trouvé » sur place.

Dans ses parcours Louise Colet fait la simple mention des étapes et ensuite procède à des descriptions qui interrompent le fil du récit, son observation étant doublée par un travail d'imagination et de mémoire. Si d'abord c'est la perception statique du paysage, l'information géographique même cartographique de l'endroit, depuis un point de vue élevé ou éloigné, il y a ensuite celle filtrée par son âme et sa mémoire. D'abord l'espace est une terre à découvrir, ensuite elle reflète son état d'âme car « nos espaces ne sont pas seulement géographiques, ils sont aussi imaginaires, mentaux, virtuels, émotionnels, historiques, politiques »[1].

Lorsque Louise Colet affirme que « l'imagination dépasse presque toujours la réalité »[2] nous lui faisons confiance parce que l'auteur doit être le premier critique de son œuvre. De tous ses récits de voyage ceux présentant l'Italie et l'Egypte sont les plus imprégnés du mélange entre le réel rencontré sur place et l'imaginaire de ses visions. La Hollande et la France ont des présentations « sages » ; les parcours montrent le trajet suivi, les plus importantes villes à voir, des pages d'histoire. Dans la Hollande elle se trouve le plus les pieds sur terre. Elle n'invente rien, le réel est présenté tel quel, le rêve n'a pas de place ; il y a seulement un fragment dans lequel elle s'imagine la synagogue pleine de croyants. La description de la réalité hollandaise est renforcée par des fragments extraits des archives, de textes d'autres voyageurs avant elle, de morceaux de pages littéraires reconnues (copiées même en ancien français).

Venise provoque d'abord son enthousiasme, ensuite le désenchantement, et le dégoût à cause des odeurs nauséabondes ; il y a un choc olfactif de la ville, la vue de ses maisons délabrées, l'état déplorable des édifices. Il y un divorce entre son attente ou la représentation imaginaire et la réalité qu'elle trouve, inacceptable pour sa renommée. Après la déception, notre voyageuse est prête à découvrir les monuments du passé, « les lieux de mémoire »[3] qui constituent le noyau de la ville : les édifices appréciés pour leurs trésors artistiques (les toiles) et non pas toujours pour leur architecture (délabrée) de l'extérieur.

L'Italie est à la hauteur de ses attentes humanitaires et patriotiques mais le fait qu'elle ne visite pas la Sicile lui permet de rêver et voir dans son esprit la grandeur des sites. Avant de s'endormir bercée par les vagues, son imagination (car « les ailes des songes se jouent des distances »[4]) l'aide à faire un tour fantastique des endroits connus de ses lectures :

J'étais poursuivie par la vision de cette île superbe qui fut, dans l'antiquité, à l'égal de l'Asie Mineure et de la Grèce, le théâtre des dieux et des héros […]. Quelle volupté poétique d'explorer cette belle Sicile, et de découvrir à travers vallées et montagnes les temples grecs et les donjons des Sarrasins. Hésiode, Homère, Pindare, Eschyle, Thucydide, Théocrite, Virgile, Cicéron et quelques autres anciens, seraient les compagnons du voyage ; leurs chants et leurs

[1] Christel Mouchard, *Aventurières en crinoline*, Paris, Seuil, 1987, p. 114.
[2] Colet, Louise, *L'Italie des Italiens. L'Italie du nord*, Paris, Dentu, 1862, p. 59.
[3] Le syntagme appartient à Jean Chesneaux et apparaît dans *L'Art du voyage ou un regard plutôt politique sur l'autre et l'ailleurs*, Paris, Bayard, 1999.
[4] Colet, Louise, *op. cit*, p. 208.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

récits réédifieraient pour moi les monuments détruits ; lues à la veillée, durant les haltes, leurs descriptions fidèles et magistrales me feraient deviner les emplacements des cités, les paysages, les golfes, les monts, les flots, les volcans dont les noms sont changés[1].

Elle visiterait des lieux incontournables comme Ségeste, Trapani, le mont Eryx, Marsala et les temples et la plaine de Sélinonte, Sciacca et ses thermes antiques, Agrigente (au temple de la Concorde), Syracuse, Catane, Etna, Taormine, Messine, Catanzzaro et Crotone. Par ces grands endroits de l'Antiquité elle « réveille les souvenirs qui nous font revivre dans le passé, et agrandissent nos jours bornés de toute l'étendue de l'histoire »[2]. Après cette visite en Sicile elle reviendra à Naples, en pleine réalité historique du moment.

L'évidence du réel est brouillée par l'imaginaire; tout ce qui est évident à la vue (montagnes, rochers, grottes, lacs, mer, sentiers, murailles) subit une possible déformation livresque recevant d'autres significations que celles transmises à l'œil car « nous sommes mus par des idées, des représentations que l'on se fait de certains pays et de certains espaces »[3].

Les statues des grands Italiens qui couronnent le Palazzo Vecchio à Florence semblent prendre vie dans sa rêverie ; Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Boccace, Laurent de Médicis le Magnifique exhorteraient les Italiens à être patriotes (et à combattre contre l'Autrichien à côté du roi).

En France le voisinage de la mer nous montre l'apparition des habitudes des bains de mer ; aux baraques en bois « sont suspendus des costumes de louage pour les baigneurs »[4] et les Basques viennent tous une fois par an, vers la fin d'août, pour se baigner dans la mer[5]. On voit même leur costume: « un pantalon blanc, une veste blanche et, en place du béret, une bizarre coiffure composée de fleurs et de banderoles de rubans. Chaque bande est précédée des instruments de musique du pays : fifre et tambourin, tambours de basques. Ils dansent ensuite le « muchico » et après la douche gigantesque est renouvelée plusieurs fois. Le présent utilisé par Louise Colet nous fait croire que tout cela se passe pour de bon devant ses yeux au moment-même, mais la fin nous dit que « ce jour-là la côte était déserte ; les Basques avaient regagné leurs vallées et leurs montagnes depuis deux semaines »[6].

Ses idées stéréotypées sur la femme orientale se voient déjà lorsqu'elle se trouve en France, à Biarritz. Au bazar turc les vitrines recèlent des vestiges de la mode turque qui disparaît chaque jour envahie par la mode française. Les vendeuses habillées à l'orientale fument le narguilé d'ambre ; elle s'imagine « une odeur de femme esclave qui ne songe qu'à se parer, faire l'amour, fumer et dormir »[7]. Elles attirent les regards des autres femmes avec des vestes flottantes en velours noir ou nacarat brodées d'or et de perles, ou des babouches éclatantes. Les femmes turques font des emprunts maladroits aux Françaises et celles-ci enlèvent « leurs plus attrayantes fantaisies de toilette » : les vestes merveilleuses, le burnous, des détails de parure.

---

[1] *Ibidem*, p. 204.
[2] *Ibidem*, p. 208.
[3] Amirou, Rachid, *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, Paris, PUF, 1995, p. 81.
[4] Colet, Louise, *op. cit*., p. 239.
[5] Voir Alain Corbin, *Le Territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage*, 1750-1840, Paris, Champs, Flammarion, 1990, qui parle du « bain populaire » ou « bain à la lame », p. 97.
[6] Colet, Louise, *op. cit.*, p. 241.
[7] *Ibidem*, p. 233.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

La nature des Pyrénées est, nous dit-elle, sans changement depuis longtemps, attestant « la vérité des peintures toujours fraîches et immortelles des grands poètes »[1]. Dans la plupart des cas pour la description des paysages elle fait des renvois à des œuvres littéraires bien connues, comme à Homère ou à la Chanson de Roland : « L'herbe verte où coulent les torrents ; les longues vallées où le son pénètre et se répercute ; les ténébreux défilés au bord des gaves rapides, et ces rochers de marbre d'où le Sarasin épiait le héros français mourant »[2].

Le réel est présent dans ses descriptions mais l'imaginaire se crée de la place lorsque ses attentes ne sont pas satisfaites. Les lectures et son imagination se laissent voir dans des fragments qui montrent ce qu'elle aurait voulu trouver dans ses pérégrinations mais elle ne le trouve pas, donc le fil du récit est interrompu par des descriptions dans lesquelles l'observation est doublée par un travail de l'imagination et de la mémoire.

Si on tient compte du partage de Saïd en trois catégories de voyageurs en Orient, Louise Colet fait partie de la troisième : elle est celle « dont le parcours est réel et imaginaire, met l'accent sur la réalisation d'un projet littéraire »[3]. L'Orient est pour elle source d'inspiration, bonne expérience à raconter, une critique par certains endroits (des Orientaux mais aussi des Européens qui semblent avoir tout envahi), un désir de dépaysement pendant une période de temps décidée et limitée (elle va en Egypte pour un mois mais prolonge son excursion). La perception pour elle ne signifie pas la rapidité, la superficialité du regard et de la représentation ; elle s'y attarde, marque tout ce qu'elle voit, donne des détails comme pour quelqu'un auquel on doit tout décrire.

L'Egypte est d'abord anticipée; ce sont les pages lues dans les notes de voyage de Flaubert après son voyage en Orient, les choses vues en miniature lors de l'exposition de Paris de 1867, la lecture d'un *Guide en Egypte*[4] qu'elle a sur soi ou peut-être les *Mille et une nuits* dont elle parle. Elle est à la recherche des choses spécifiques de l'Orient mais, ne les trouvant pas comme elle les avait imaginées (car la civilisation occidentale avait envahi celle orientale), elle nous laisse lire des pages dans lesquelles son imagination bat le réel rencontré sur place.

Pour le voyage de Louise Colet en Egypte on peut affirmer que le pays réel est inférieur au pays rêvé ou anticipé, ce qu'elle voit sur place est une vraie déception. L'Orient réel de son temps peut être vu et présenté en trouvant d'abord ce qu'il n'est pas. Tout voyageur qui partait en Orient croyait voir des choses différentes de celles de l'Occident, même en contraste. C'est exactement ce que Edward Saïd affirme : « L'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident) par contraste : son idée, son image, sa personnalité, son expérience. Rien de cet Orient n'est pourtant purement imaginaire. L'Orient est partie intégrante de la civilisation et de la culture matérielles de

---

[1] Colet, Louise, *Les derniers marquis : deux mois aux Pyrénées*, Paris, Dentu, 1866, p. 27.

[2] *Ibidem*, p. 27 ; il nous semble bizarre mais le même fragment se trouve dans le même livre à la page 151 lorsqu'elle parle toujours de la grandeur de la nature ; cette description est toujours accompagné de l'observation qu'Homère a fait une description pareille qui gardait son actualité après des siècles.

[3] Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'occident*, éd. du Seuil, coll. « la Couleur des idées », Paris, 2005, *idem*, p. 184.

[4] Nous pensons qu'elle parle soit du guide de Mariette appelé *Itinéraire des invités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez qui séjournent au Caire et font le voyage du Nil publié par ordre de S. A. Le Khédive, Caire, oct. 1869* , soit du Guide d'Adolphe Joanne et Emile Isambert appelé *Itinéraire descriptif historique et archéologique de l'Orient, 11 cartes et 19 plans*, Paris, Hachette, 1861.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

l'Europe »[1]. Mais ce contraste, Louise Colet ne le trouve pas : elle voit les habits à l'européenne, les plats et les boissons français, la musique et les spectacles importés, le même ennui des fêtes occidentales. Les vêtements et la danse des almées sont clinquants, l'architecture arabe se voit mieux dans les restes des mosquées qui tiennent encore debout, les pyramides, les temples, les colosses étaient mieux représentés à l'exposition universelle de 1867 que dans leur pays d'origine. Il y a un divorce entre son attente ou sa représentation imaginaire et la réalité trouvée sur place. Celle-ci est inacceptable pour sa renommée et d'ici s'ensuit la déception de la voyageuse de voir un Egypte européanisé et les rues du Caire haussmanisées.

Le caractère propre de la ville est donné par la diversité des types et la variété des costumes, le croisement d'idiomes et de races. Elle traverse les rues les plus commerçantes du Caire, s'arrête dans les bazars et faits des achats. Elle voit des mosquées, des temples, le divan à l'aspect oriental ayant la porte en marbre blanc, le cintre fouillé de sculptures fines, peintes d'azur et d'or, colonnettes sveltes, caissons couverts d'arabesques, tentures, coussins et ameublement de soie. Les murailles flanquées de tours cyclopéennes évoqueraient « des visions fantastiques », le vent secouerait la poussière pour la fixer en assises qui supportent les murs et l'image serait comme un dessin à la plume d'Hugo. Elle aimerait vivre dans les « ravissants fragments d'art mauresque », les maisons à moitié ruinées du vieux Caire.

Dans l'imaginaire oriental le Bazar est un lieu du commerce, de l'échange, de l'égalité et de la vie, un « endroit incontournable »[2]. Louise Colet erre dans les rues des bazars à la recherche de surprise, de pittoresque et voit « les commerces racoleurs »[3] qui attentent à la beauté du paysage et se font voir même de son époque. Elle visite tous les bazars, achète une amulette, une pipe, un éventail, une bague pour son gendre, des babouches pour sa fille, des jouets pour ses petits-fils ; tous ces objets vont lui rappeler terres et gens, font « relier le voyageur aux lieux visités »[4], font réactiver des souvenirs historiques. Ces objets couleur locale ont la fonction de signaler l'appartenance au lieu et la prise de contact avec l'altérité.

Reçue au palais de Kasr-il-Nil, elle n'aurait pas cru que ce fût une demeure turque. Ici il n'y a pas de peinture et d'architecture arabe, la salle de concert rappelle la décoration et les meubles d'une salle d'Europe. Dans le programme il y a le *Caprice* de Musset entre deux parties du concert avec un orchestre à l'européenne (la justification étant le fait que c'était une fête pour la duchesse d'Aoste). « L'ancienne splendeur des vêtements turcs »[5] est remplacée par une « redingote en drap noir, serrée à la taille et flottant sur le pantalon »; la coiffure non plus ne sied bien. Hommes et femmes rassemblés à la fête offrent le même aspect morne d'une réunion de Français et d'Anglais. Les notes des airs mille fois entendus provoquent l'ennui et les plateaux de sorbets et sucreries « également à la française » n'aident en rien à se sentir mieux.

C'est à ce moment que l'affirmation de Bachelard selon laquelle « l'homme imagine d'abord, il voit ensuite »[6] s'avère tout à fait vérifiable pour Colet la rêveuse qui

---

[1] Edward Saïd, *op. cit, éd. cit.*, p. 14.
[2] Caraion, Marta, « Objets de voyage, objets de mémoire », in Moussa, Sarga, Sylvain, Venayre (sous la direction de), *Le Voyage et la mémoire au XIX-ème siècle*, Créaphis Editions, Paris, 2007, p. 374.
[3] Chesneaux, Jean, *L'Art du voyage*, Bayard, Paris, 1999, p. 153.
[4] Caraion, Marta, *art. cit*., p. 339- 355.
[5] Colet, Louise, *Les Pays lumineux*, Cosmopole, Paris, 2001, p. 105.
[6] Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1965.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

échappe à l'ennui grâce à l'analyse de la fatigue générale et à la vision d'une véritable fête orientale. Tous avaient espéré « le spectacle attrayant d'une fête indigène »[1] mais trouvent « le calque effacé du luxe et des arts de l'Europe »[2] à la place des curiosités promises. Ne pas se trouver en Orient dans un vrai palais oriental provoque son imagination sur 26 pages. Ce qu'elle imagine (almées, psylles, architecture mauresque) sera vu plus tard, à d'autres occasions, mais sans répondre à ses attentes. Dans son imagination la musique « sauvage et suave »[3] a un décor de jets d'eau, de palmiers et de roses, un trône oriental. La toile de fond est un « prodigieux tableau »[4], avec des esclaves circassiens et grecs, des vêtements transparents en soie, des almées dans leur costume traditionnel[5], des psylles. Les habits sont en gaze jaune, les artistes ont des babouches en cuir jaune, portent le quaouc (immense turban en mousseline) ; on voit des pierres précieuses (émeraudes, diamants, rubis, corail, or et perles), des coiffures vaporeuses, des pelisses, un caftan en drap d'or, des chibouks, des anneaux de pierres précieuses. Ensuite elle décrit un palais avec des colonnes de marbre rose, des chapiteaux en marbre noir ornementé d'or, des globes d'opale, des esclaves nubiens à la peau d'ébène, des tambours et le tef, des carillons, une loggia remplie d'arbres et de fleurs. Les jardins seraient « des labyrinthes de plantes et de rameux fleuris […] la flore merveilleuse de la Syrie […] des roses mousseuses, énormes […] de grands œillets blancs, […] anémones pourpres et des losanges de tulipes jaunes »[6]. Les clartés d'une nuit « sans ténèbres » filtreraient à travers les floraisons exubérantes. Les sens seraient mis à l'honneur : après la vue, c'est le tour de l'odeur par la volupté des parfums, des arômes et ensuite de l'ouïe (elle croit entendre les kiamans-violons-, les laoutas-luth-, le tambourg- guitare à long manche-, le negi- flûte).

Elle aurait apprécié le salut oriental, le chibouk, le café, des limonades congelées, la voix d'Achmet interprétant Mahomet, les harems embellis de décorations neuves (qui forment pour elle des « tableaux d'une vérité éternelle»). Le rêve continue avec la danse de cinq almées qui auraient incarné la beauté de la statuaire grecque mais sans la surcharge d'ornements. On verra que Louise Colet s'attarde sur les vêtements que les almées portent seulement dans son imagination. Leurs vêtements sont une chemise en gaze rose, une veste courte brodée d'or ou d'argent, un pantalon large en étoffe lamée d'argent. Les ornements sont des cercles d'or ou d'argent qui entouraient les chevilles, « des bracelets en sequins, de serpents d'or ou de perles de jaspe », des sequins d'or au cou ou dans les cheveux nattés, des bagues en pierreries. Elles sont savamment fardées, ont les ongles teints de henné.

Leur danse lui fait songer à Badaouïa, la fameuse almée rendue célèbre par sa beauté et sa grâce. Elle croit que la beauté des almées est la cause de leur servitude. Ce n'est que Badaouïa, « danseuse à la mine hautaine et à l'attitude fière » qui lui aurait révélé ce « qu'avaient été les almées antiques »[7] à la cour des pharaons. S'ensuivent dans son imagination la danse de l'abeille, la danse de l'épée et un psylle de vipères (qui ressemble pour elle au groupe de Laocoon). Un Arabe joue du kiaman et chante

[1] Colet, Louise, *op. cit.*, p. 108.
[2] *Ibidem*.
[3] *Ibid.*, p. 110.
[4] *Ibid.*, p. 115.
[5] *Ibid.*, p. 124.
[6] *Ibid.*, p. 118.
[7] *Ibid.*, p. 250.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

d'une voix « fluette et mordante »[1]. Elle imagine que les femmes des harems, cachées derrière les fenêtres grillées, pouvaient voir et entendre le spectacle. Bref, c'est le pittoresque auquel elle s'attendait dès qu'elle avait mis les pieds sur le sol égyptien, mais ce n'est que « la vision d'une véritable fête turque »[2].

Pour que les invités ne se sentent pas dépaysés, il s'ensuit un buffet somptueux où tout était à la française : « candélabres, surtouts, argenterie, porcelaines et cristaux, mets et vins, menu imprimé en lettres d'or, laquais poudrés en livrée rouge »[3]. Pas de lokoum, pas de pâte à la rose, à la vanille, à la fleur d'oranger. Après la soirée à la française elle a le désir de se promener seule « car il [lui] fallait les émotions plus larges de l'art et de la nature »[4]. La lumière, les couleurs et les paysages l'attirent où qu'elle soit : « La solitude et le silence du désert sublime […] versent comme un breuvage d'opium l'apaisement d'abord, puis des visions ineffables »[5].

La deuxième apparition d'almée est réelle, c'est à la fête de Siout, « la ville la plus remarquable de la Haute Egypte »[6] chez un des plus riches habitants. Louise Colet ne peut s'abstenir de ne pas critiquer « la beauté médiocre », son costume vulgaire, opposé à celui des almées savantes et pudiques de la cour des Pharaons. Elle remarque chez elle la même impudeur des danseuses européennes, voit les sequins d'or, les tresses, la « robuste créature, à la beauté inélégante, purement massive »[7], décrit sa danse et dit avec mépris que deux savants allemands sont restés « garotés dans les chaînes de sequins de l'invincible almée »[8] qui a comme seul mérite « la quantité d'ornements » (elle est pleine d'anneaux, colliers, bracelets, sequins d'or qui tintent à chaque mouvement). Trois autres almées « d'une beauté médiocre»[9] apparaissent dans le spectacle donné par le consul arabe à Queneh faisant s'écrouler les images sublimes qu'elle avait dans l'esprit après ses lectures.

Si on veut se rapporter au réel des guides ou des autres voyageurs (pour voir si elle n'est pas trop subjective) on peut feuilleter l'*Itinéraire* d'Auguste Mariette, l'*Itinéraire descriptif*[10] et les écrits d'autres voyageurs en Egypte. Il s'agit de voir les écrits de Gustave Flaubert qui va en Orient avec Maxime du Camp entre 1848-1850, de Théophile Gautier, Charles Blanc et Eugène Fromentin qui se trouvent dans le même groupe que Louise Colet, invités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez.

Ce qui apparaît dans l'*Itinéraire descriptif* présentant l'activité des psylles domptant des serpents apparaît chez Colet dans son imagination comme un psylle domptant des vipères. Pour les danseuses, Louise Colet est plus attachée aux couleurs, à la beauté, au corps et aux bijoux. Cependant l'*Itinéraire descriptif* présente surtout la danse des almées, leur nudité et les mouvements qui sont spécifiques pour l'Orient : « se dépouillant un à un de leurs légers vêtements, dont elles ne conservent qu'un voile

[1] *Ibid.*, p. 132.
[2] *Ibid.*, p. 133.
[3] *Ibid.*, p. 135.
[4] *Ibid.*, p. 138.
[5] *Ibid.*, p. 155.
[6] *Ibid.*, p. 243.
[7] *Ibid.*, p. 245.
[8] *Ibidem.*
[9] *Ibid.*, p 250.
[10] Joanne, Adolphe et Emile Isambert, *Itinéraire descriptif historique et archéologique de l'Orient, 11 cartes et 19 plans*, Paris, Hachette, 1861.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

transparent et mal assujetti »[1]. Ce que l'on remarque dans l'*Itinéraire des invités* est la présentation dans les meilleures couleurs possibles de tous les objectifs à visiter, montrant seulement les bons côtés et d'une manière plutôt scientifique, avec toutes les coordonnées historiques, géographiques, architecturales, les distances entre les localités, les arrêts.

La volonté des organisateurs d'aider les étrangers à ne pas se sentir dépaysés, les sorbets et sucreries à la française, l'ennui pendant le concert, la banalité du spectacle qui lui rappelle les réceptions officielles de Paris ne font que nuire à une image de l'Orient tant rêvé. Le parcours en bateau sur le Nil devrait lui permettre de voir en réalité ce qu'elle avait vu à l'Exposition universelle de Paris de 1867[2], les constructions des pharaons. Mais les choses embellies à Paris sont sur place en mauvais état, les constructions, détruites, il valait mieux les voir à Londres ou à Paris. A Louksor elle voit l'obélisque jumeau de la Concorde endommagé, les débris des sphinx sont renversés près de Karnak et n'ont pas la majesté de leur reconstitution à Londres au palais de cristal, la statue de Ramsès est mutilée. Cette culture et civilisation en morceaux lui fait aimer plus le paysage que les détails des pierres. Le temple d'Edfou, qu'elle ne visite pas, est décrit à l'aide des descriptions reçues, donc ce sont des sources officielles qui montrent son désir d'objectivité.

Ce qui n'est jamais imaginé est la nature. Les grandes scènes qu'elle recherche et admire partout où elle se trouve sont les mêmes que celles vus avant elle par de grands écrivains qu'elle cite pour raffermir ses dires comme les épopées de Homère ou à la *Chanson de Roland* : « L'herbe verte où coulent les torrents ; les longues vallées où le son pénètre et se répercute ; les ténébreux défilés au bord des gaves rapides, et ces rochers de marbre d'où le Sarasin épiait le héros français mourant »[3]. C'est une description de la nature environnante qui, nous dit-elle, n'a pas changé depuis longtemps et qui atteste « la vérité des peintures toujours fraîches et immortelles des grands poètes »[4].

Chez Louise Colet, comme chez Nerval, le pays réel est inférieur au pays rêvé, ce qu'ils avaient imaginé ne correspond pas à ce qu'ils découvrent. Ce qui apparaît dans son imagination est lié au pittoresque et à l'exotique[5] : vêtements des danseurs basques, leurs danses, instruments de musique orientale, musique et sonorités orientales, vêtements des almées et des psylles, coiffures, pierreries, personnalités de la culture et de la civilisation antique de l'Italie. Donc pour elle il vaut mieux quelquefois garder vif dans l'esprit le souvenir des choses lues ou imaginées que celles vues sur place, donc l'imaginaire bat le réel. Cependant on ne peut ne pas être d'accord avec Louise Colet

---

[1] Adolphe Joanne, Emile Isambert, *Itinéraire descriptif historique et archéologique de l'Orient*, 11 cartes et 19 plans, Paris, hachette, 1861, p. 946.

[2] Voir en ce sens le livre de Christiane Demeulenaere-Douyère (sous la direction de), *Exotiques expositions… les expositions universelles et les cultures extra-européennes France, 1855- 1937*, Paris, Somogy Editions d'art, Archives nationales, 2010.

[3] Colet, Louise, *Les derniers marquis, deux mois aux Pyrénées*, p. 27. ; il nous semble bizarre mais on retrouve le même fragment dans le même livre à la page 151 lorsqu'elle parle toujours de la grandeur de la nature dont on a besoin après le repas bruyant au cours duquel elle trouve des thèmes d'observation ; cette description est toujours accompagnée par l'affirmation qu'Homère a fait une description semblable qui garde son actualité après des siècles.

[4] *Ibid.*

[5] Voir Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Editions Dunod, 1992, p.4 : « D'une manière générale, on entendra donc par l'exotisme une rêverie qui s'attache à un espace lointain et se réalise dans une écriture ».

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)

pour laquelle « c'est la réalité qui alimente l'imagination, c'est la vie même qui nous offre les scènes de nos fictions »[1].

Bibliographie

Amirou, Rachid, *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, PUF, Paris, 1995.
Bachelard, Gaston, *La Psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1965.
Caraion, Marta, « Objets de voyage, objets de mémoire », in Moussa, Sarga, Venayre, Sylvain, (sous la direction de), *Le Voyage et la mémoire au XIX-ème siècle*, Créaphis Editions, Paris, 2007.
Chesneaux, Jean, *L'Art du voyage ou un regard plutôt politique sur l'autre et l'ailleurs*, Bayard, Paris, 1999.
Colet, Louise, *L'Italie des Italiens. L'Italie du nord*, Dentu, Paris, 1862.
Colet, Louise, *L'Italie des Italiens- le libérateur- L'Italie du sud*, Dentu, Paris, 1864.
Colet, Louise, *Les derniers marquis : deux mois aux Pyrénées*, Dentu, Paris, 1866.
Colet, Louise, *Les Pays lumineux*, Cosmopole, Paris, 2001.
Corbin, Alain, *Le Territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage*, 1750-1840, Flammarion, Paris, 1990.
Demeulenaere-Douyère, Christiane, (sous la direction de), *Exotiques expositions… les expositions universelles et les cultures extra-européennes France, 1855- 1937*, Somogy Editions d'art, Archives nationales, Paris, 2010.
Joanne, Adolphe, Isambert, Emile, *Itinéraire descriptif historique et archéologique de l'Orient, 11 cartes et 19 plans*, Hachette, Paris, 1861.
Mariette, Auguste, *Itinéraire des invités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez qui séjournent au Caire et font le voyage du Nil publié par ordre de S. A. Le Khédive, Caire, oct. 1869.*
Mouchard, Christel, *Aventurières en crinoline*, Seuil, Paris, 1987.
Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992.
Saïd, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'occident*, éd. du Seuil, coll. « la Couleur des idées », Paris, 2005.

[1] Colet, Louise, *L'Italie des Italiens- le libérateur- L'Italie du sud*, Paris, Dentu, 1864, p. 293.

BDD-A24565 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:25 UTC)